

ROMAN HISTORIQUE

# SOMBRE HÉRITAGE

Gabriel Thériault

JOEY CORNU  
É D I T E U R

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives  
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Thériault, Gabriel, 1983-

Sombre héritage

(Jeune plume)

Suite de: Abîmes et souffrances.

Pour les jeunes de 14 ans et plus.

ISBN 978-2-922976-31-1

I. Titre. II. Collection: Jeune plume (Rosemère, Québec).

PS8639.H464S65 2012 jC843'.6 C2012-941047-0

PS9639.H464S65 2012

Direction de l'édition: Claudie Bugnon

Couverture et mise en pages: Studio Gougeon

Correction d'épreuves: Frédéric Tremblay et Michèle Doucet

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boulevard Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél.: 450 621-2265 • Téléc.: 450 965-6689

editeur@joeycornu.com • www.joeycornu.com

© 2012, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN 978-2-922976-31-1

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,  
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que  
ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2012:

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Gouvernement du Québec – Programme de crédit  
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Aux grands auteurs qui furent  
l'aliment de mon imaginaire,  
je ne suis que des fragments  
épars de votre génie infini.

Aux femmes, sans vous  
je n'écrirais pas.

Titres précédents :

*Les exaltés* (2009)

*Abîmes et souffrances* (2010)

## Prologue

Automne 1080. Monseigneur Jaufres, évêque de Clermont, se fait aider du comte d'Auvergne pour mobiliser le pays et punir Gui le Fort, dit le Rouge, infâme et cruel sire d'Âpremont ayant massacré des centaines d'innocents dans le village de Fresnay. Les troupes du prélat se heurtent toutefois à la résistance acharnée des hommes de Gui, retranchés dans une forteresse réputée imprenable.

Tandis que le siège s'enlise, que les troupes accablées par la maladie et les privations s'exaspèrent, l'héritier de la seigneurie d'Âpremont, Gui le Jeune, doit vivre avec le poids d'un sombre héritage : la véritable nature de son père, qu'il avait toujours idéalisée, vient de lui être révélée. S'il doit tenter de résister à l'ennemi, il lui faut surtout relever et rétablir l'honneur de son nom. Seule la rédemption, par laquelle la colère de Dieu s'apaisera, pourrait l'arracher, lui et ses hommes, au triste sort auquel sa maison est promise.

## TABLE DES CHAPITRES

|          |                                  |     |
|----------|----------------------------------|-----|
| I        | Funérailles . . . . .            | 9   |
| II       | Sinistre festin. . . . .         | 39  |
| III      | Révélations . . . . .            | 60  |
| IV       | Délivrance . . . . .             | 84  |
| V        | Musique . . . . .                | 95  |
| VI       | Prouesse . . . . .               | 127 |
| VII      | L'idiot . . . . .                | 158 |
| VIII     | À l'assaut . . . . .             | 165 |
| IX       | Les relevailles. . . . .         | 205 |
| X        | Maladie . . . . .                | 216 |
| XI       | Faim . . . . .                   | 241 |
| XII      | Les affres de la chair . . . . . | 265 |
| XIII     | Débauche . . . . .               | 283 |
| XIV      | Suspicion . . . . .              | 312 |
| XV       | Même les justes doutent. . . . . | 348 |
| XVI      | La chute . . . . .               | 376 |
| XVII     | Sombre héritage . . . . .        | 416 |
| ÉPILOGUE | La Nativité . . . . .            | 462 |



## Funérailles

8 octobre. *Camera* du château de Gui d'Âpremont.

Gui le Fort venait à peine de trépasser, les lamentations de ses vassaux assiégeaient toujours son lit de mort, les hommes s'arrachaient encore les cheveux à pleines poignées et s'ouvraient la peau de leurs ongles. Mais déjà, Eudes le Gros se jetait sur la foule rassemblée dans la chambre du maître, y mettant son poids et sa force, tous deux immenses, pour repousser énergiquement toute cette cohue. De ses cris et de ses bourrades, Sicard l'aida tant et si bien qu'à eux deux, ils achevèrent de désemplir les appartements.

Outre les servants qui ne comptaient pour rien en comparaison des nobles présents, il ne restait désormais plus que les intimes. Ni le vent claquant contre le donjon, ni les cris de douleur et les louanges faites au défunt

éclatant derrière l'huis et les murs épais ne semblaient remuer les profondeurs du silence. La tristesse écrasait la pièce de sa lourde chape.

Deux valets dressèrent une table au milieu de la chambre, alors que Robert le Fier, presque cloué à son banc par la vilaine chute qui lui avait brisé l'échine, se redressa sur ses béquilles et se traîna péniblement, d'une démarche alourdie par ses deux jambes mortes, vers l'embrasement de la porte, qu'il entrebâilla pour appeler des servantes. Du battant entrouvert jaillirent dans la pièce les cris des féaux qui voulurent revenir et auxquels le chevalier dut ordonner de se taire, de sa voix déformée par l'émotion. Mais ils n'entendirent rien et leur brusque poussée faillit bien le renverser avant qu'ils se calment, mesurant toute l'absurdité de leur passion aux hurlements répétés de Robert.

Thibaud et Eudes, soupirant d'efforts, tirèrent le mort du lit de manière à l'étendre sur la table. Le Jeune les suivit, tomba à genoux au côté du corps, en écrasant son front contre la chair encore chaude de vie de son père. Tous se pétrifièrent, frappés par la vue du cadavre. L'impensable, l'innommable crevait leur regard, perçait leur prunelle comme une aiguille, comme la flèche qui avait aveuglé Gui le Fort. La lourde enveloppe charnelle de Gui était là, devant eux, immobile, imposante malgré la mort, sa déchéance physique, sa lente et douloureuse agonie lui ayant creusé les flancs et les joues. Depuis ses plaies mal guéries, une pestilence de sanie s'exhalait, dominant l'odeur d'herbes brûlant dans la cheminée et des cierges dont les lueurs emplissaient sinistrement la pièce. Les discussions se raréfièrent. Elles tenaient

davantage des soupirs échangés que des mots articulés.

Sitôt arrivées, trois servantes, chacune munie d'un seau d'eau chaude et de linges, s'activèrent sur le cadavre. La tête entre les épaules, de peur de croiser le regard des seigneurs, elles se mirent à le laver. Elles lui enlevèrent sa chemise toute tachée de sang et de pus, le frictionnèrent avec des ramures de noyer, de menthe et d'angélique sauvage afin de masquer la puanteur de ses plaies, changèrent son bandage qui couvrait son œil mutilé pour tenter de lui redonner, dans la mort, cette dignité et cette prestance dont il aimait à se vêtir.

Afin d'accompagner cette toilette funèbre, Foucher, assisté du chapelain du château, un homme effacé, âgé, taciturne et humble malgré l'importance de sa fonction, psalmodiait, solennellement, d'une voix étranglée par les larmes. Ses prières continues s'élevaient à la gloire du géant. Elles dominaient les gémissements et les soupirs de la pièce, se glissaient parmi le bruit des cloches résonnant, depuis la chapelle, au-dessus de leur tête et dont le glas annonçait la fin du sire.

Le regard sombre, les fronts lourds de peine, Eudes, le Jeune et Thibaud, épaules contre épaules, posaient leurs regards abattus sur les derniers gestes des servantes qui achevaient de laver la dépouille en soulevant ses lourds membres inertes. Chacun d'entre eux avait ses raisons propres de s'émouvoir; Eudes le frère aimant, Gui le Jeune son fils unique, Thibaud le vassal déchiré mais dévoué. En dépit de la gravité du moment, Thibaud le Bel se revoyait en train de trahir son maître.

Moins d'un mois plus tôt, il s'était senti tenu de dénoncer le massacre de Fresnay organisé par Gui le Fort.



Pourtant, ce dernier l'avait gracié et couvert d'honneurs à sa mort pour lui avoir ramené son héritier, du Nord du pays jusqu'à l'Auvergne. Il regardait le défunt avec une distance, un détachement qui ne pouvait être complet du fait des serments et des obligations qui l'attachaient au maître, pour le meilleur comme pour le pire. Avec sa mort, c'était néanmoins un monde de souvenirs qui vacillait.

Avec une fascination morbide et une inquiétude pour l'avenir, tous trois regardaient les servantes retourner le cadavre, le soulever comme une poupée lugubre pour l'habiller d'un bリアud orné de galons de soie, avec amigaut et bande brodés, puis l'envelopper dans le plus magnifique de ses habits. C'était son préféré: un manteau pourpre au col de zibeline, avec un fermail en or, qu'il portait même en pleine chaleur de sorte à se donner plus de prestance, en signe ostentatoire de puissance. Son bリアud, tout comme son manteau, était écarlate, pour magnifier sa naissance. L'étalage de sa richesse avait toujours ajouté à l'impression de force que dégageaient naturellement sa taille et sa musculature immense.

Eudes s'avança près du mort avec, au poing, une des épées de son frère, écarta les servantes avec une délicatesse peu habituelle de sa part, mais que motivait le respect qu'il avait pour celles œuvrant à donner un ultime hommage à son frère. Il baisa l'arme avec dévotion et la plaça entre les doigts cireux. Sans un mot, solennellement, lentement, il recula et les laissa envelopper enfin le défunt, du cou jusqu'aux pieds, dans un linceul de toile qu'elles refermèrent en le cousant, et en gardant seul son visage découvert.

Tous lisaient, dans l'image inerte, les gestes et la symbolique offerte. Même mort et excommunié, Gui avait voulu, comme de son vivant, intimider, jouer avec l'image qu'il projetait pour s'en servir comme d'un instrument de pouvoir. Jusque dans la tombe, il restait en lutte contre l'Église, qui tenait l'habillement mortuaire pour une pratique d'origine païenne, à laquelle elle opposait l'habitude d'envelopper le corps nu, lié dans son suaire comme dans les langes d'un enfant, entendu que l'homme mourait ainsi qu'il naissait, retournant à la terre, nu et faible devant son Créateur.

Malgré son crime et son anathème, Gui avait occupé les fonctions d'avoué d'église et en cette qualité, il avait tenu à emporter l'épée dans son passage, comme un rappel de la force qu'il avait déployée aux services des saints et de Dieu. Roi en robe, moine en bure, pèlerin pieds nus, besace aux flancs, évêque et abbé dans leurs habits liturgiques et dans leurs vêtements d'apparat, tous ces hauts personnages étaient enterrés dans des vêtements signifiant leur état, tandis que lui, simple laïc, n'aurait eu droit qu'à une nudité honteuse? Jamais! Le sire d'Âpremont avait voulu secouer une dernière fois le joug de la Loi et défier Jaufres et l'Église, en se hissant jusqu'aux offices les plus sacrés par sa toilette funèbre.

Le premier à rompre ce mutisme contemplatif fut Sicard le Barbu, que l'on aurait pu appeler l'homme sans visage, tant ses paupières, ses joues, son nez, toute sa face – dont il ne restait plus que les immenses oreilles et son petit œil brun luisant, cruel et intelligent, l'autre étant mort – avaient été comme liquéfiés par la foudre, figés en d'horribles écoulements de chair. Sur son seigneur,

il s'écroula de tout son long, lequel était considérable, vu qu'il était haut, grand et sec comme échalas. Depuis sa bouche tordue par la douleur et les flammes, s'épanchait à grands flots son affection pour le Fort comme si elle fût une plaie ouverte d'où saignait la blessure faite à son âme. Il le couvrait de ses baisers et de ses pleurs, tenait le visage de son suzerain entre ses mains, avant de subitement relever la tête et de hurler :

— Ô mon Dieu, que ferons-nous sans lui, sans le plus grand et le plus noble des chevaliers? Nous sommes perdus! Des orphelins sans leur père!

Vidé par son envolée, son front retomba contre celui du mort. Eudes dut le prendre par les épaules pour le détacher du corps. Il le pressa contre lui, tandis que les servantes et les prêtres, Foucher et le chapelain, quittaient la chambre. De nouveau, un silence pesant remué de gémissements écrasa les hommes. Ils s'enfoncèrent en lui, comme enterrés vivants dans leur incrédulité. Comment concevoir que celui qui était réputé ne pouvoir succomber avait été vaincu? Le temps fuyait, les instants passaient, s'entremêlaient au sein de la nuit, où l'existence et la réalité extérieure des choses s'annulaient dans leurs âmes enténébrées.

Maintenant, seul Thibaud se tenait debout devant le cadavre, les mains sur son ceinturon, le front incliné vers son seigneur; les autres étaient éparpillés, assis dans les ombres que les chandelles et les flambeaux piquaient. Eudes passait et repassait sa main baguée sur son front dégarni, derrière lequel défilaient tant de souvenirs des années passées auprès de son frère. Il était mort celui pour qui il avait toujours éprouvé une immense

admiration, celui qui avait été son exemple dès sa prime jeunesse alors qu'il avait été son écuyer, avant d'être armé chevalier à son tour. Eudes et Gui avaient pillé et guerroyé ensemble, avaient lutté ensemble sur les pentes d'Hastings où ils s'étaient couverts d'honneurs sous une même bannière.

Sicard et Robert, eux, revoyaient la mêlée furieuse de Fresnay, le combat avalant leur seigneur, perdu et isolé au milieu de la tourmente de fer, la gloire et la prouesse du Rouge tuant tous les gueux se jetant sur lui, tombant et se relevant, plus fort et plus terrible du sang qu'il avait répandu, plus hargneux du sang qu'il avait perdu, jusqu'à ce que cette flèche, précise et rapide, lui crève l'œil derrière son heaume. Gui le Fort n'avait plus été le même. Dès lors, le seigneur avait été pris dans une lente noyade, une lente chute dans l'abîme. Durant presque un mois, il avait dépéri, souffert, gémit, s'était couvert de sanie, survivant plus que ne vivant, aux prises avec son ultime ennemi : la mort. Seuls la force de sa volonté et le désir de revoir son fils avant de succomber l'avaient fait tenir contre ses assauts. L'instant où il avait tenu le Jeune contre lui, dans ses bras désormais frêles, avait suffi à achever sa volonté de combattre; il s'était incliné devant l'ennemi pour la première fois. L'image de son trépas était fixée dans la mémoire de ses proches ici et maintenant, pour ne plus les quitter.

La tête appuyée contre l'épaule du Gros, Gui le Jeune avait le regard fixe. La flamme du cierge y chatoyait. Elle brûlait intensément comme si, témoin de la pensée qui prenait le jouvenceau, elle renvoyait les flammes où son père se consumait déjà. Robert et Sicard buvaient

du vin à grands traits pour engourdir et la peine et la douleur qui ne les lâchaient plus depuis qu'ils avaient été foudroyés sur les hauteurs du donjon et qu'ils en étaient tombés.

Thibaud regarda enfin le Jeune et, s'approchant de la table, y prit un linge qu'il plongeait dans une cuvette d'eau, puis le tendit au jouvenceau, assis dans un état de torpeur au côté de son oncle Eudes. Gui dévisageait le sire de ses yeux bleus grandis par l'incompréhension, pendant que son oncle fronçait les sourcils, sans plus comprendre le sens du geste. Thibaud passa alors le linge humide sur la joue du jouvenceau et le lui montra. Il était rouge de sang, tout comme Thibaud l'était de la tête aux pieds.

Le Jeune se trouva stupide. Aveuglé par la perte si soudaine de son père, il n'avait pas pris conscience qu'ils étaient tous couverts de crasse et de sang. Lui et les siens offraient un spectacle terrible et féroce, comme au sortir d'un bain lugubre. Des pensées du combat qu'il avait fallu livrer pour traverser le campement des assiégeants lui revinrent dans un galop furieux, tandis que le Bel avait pris sur lui de laver le visage du garçon, révélant des poils épars sur sa joue imberbe; sa peau fraîche et pâle sortait de l'obscurité comme l'aurore. Tous regardaient le Jeune revenir dans le monde des vivants: son nez aquilin qu'il tenait de son père; sa bouche aux lèvres ourlées et découpées, fermée sur des dents régulières, droites et blanches comme albâtre; ses yeux bleus sertis comme des gemmes entre ses paupières bien dessinées par la chair; son front saillant et plein d'une intelligence qui ne demandait qu'à s'épanouir; ses sourcils bruns qui donnaient de la volonté à son visage; des pommettes

saillantes du moment qu'il souriait. De sa beauté, de ses traits ayant conservé quelques rondeurs de l'enfance, de ses yeux si bleus et de ses cheveux si blonds émanait une lumière comme l'expression de sa bonté et de sa candeur. Au contraire de son père dont il avait pourtant l'apparence physique, qui attirait et faisait trembler tout à la fois, ceux qui le considéraient pour la première fois pressentaient devant eux le noble chrétien.

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvrit; le grincement de ses gonds leur fit tourner la tête. Foucher et le chapelain s'avancèrent vers la dépouille mortelle. Des moines encapuchonnés venaient derrière; les uns portaient un cierge irradiant sa lumière sacrée; les autres, qui un vase d'eau bénite, qui un antiphonaire contenant les chants de la messe, qui une croix, qui un encensoir duquel s'élevaient, en volutes délicates, des parfums saints.

Le regard de Gui se posa sur l'un des moines qui semblait flotter dans sa bure, tellement il était grêle et mince; l'autorité qu'il exerçait sur les autres avait attiré son attention. Bien qu'il fût caché sous le capuchon, le Jeune devina un œil chargé de fiel et des mâchoires de bête prêtes à dépecer le mort et à le tirer de son repos. Le Jeune en tressaillit, décontenancé. Le cœur de l'homme bondissait de hargne sous sa bure; sa respiration le trahissait. Gui le sentait.

Autour du mort, l'assemblée des clercs se pressa et, de leurs voix graves, ils entamèrent l'absoute, la même qui avait été prononcée sur le corps de l'agonisant, la même qui le serait lors de la mise en terre, triple assurance de salut pour une âme jugée noire, enflée de vices. Comme il était du devoir des moines de mépriser les douleurs du

passage de vie à trépas auquel la misérable condition humaine condamnait tout un chacun, leurs visages restaient impassibles tout comme leur voix. Mais les flammes des cierges qu'ils portaient dansaient devant eux, leur dessinant sur le visage des ombres lugubres. Seul Foucher, la gorge étranglée par l'émotion, hachait les mots et manquait éteindre son cierge de ses larmes versées pour son frère.

Une fois le rite accompli, Sicard le Barbu se leva et se dirigea vers le moine qui menait les autres. Il bouillait de cette présence, tout comme son ami Robert le Fier. Lourdaud en raison de tout ce qu'il avait bu, il saisit le clerc par la robe dans un geste grossier et impie auquel le moine, agressé par l'haleine vineuse, répondit en détournant la tête et en le repoussant d'une main.

— Notre monastère vous est ouvert, dit le moine Guibert avec dédain, ses lèvres et ses narines frémissantes du dégoût que lui inspirait autant le défunt sire que son entourage.

— Vous avez fait vite, s'étonna Thibaud.

— Nous avons été avertis de la mort de messire Gui peu après les complies et nous sommes désormais tout près des vigiles.

Les hommes se regardèrent, incrédules. Avaient-ils veillé la moitié de la nuit dans une sorte de sommeil de l'esprit, dans les profondeurs du néant? Homme d'action, Eudes fut le premier à sortir de sa léthargie et tourna le dos au moine pour lui signifier son mépris. Il s'approcha du mur sur lequel étaient accrochées les armes du Fort et qui, comme toute la pièce, était dépouillé, sobre, austère, sans peintures, ni tentures brodées, ni tapisseries,

ni chandeliers d'argent, ni meubles ouvragés. Des fourrures couvraient cependant la pierre enduite de plâtre et de chaux. C'était une chambre de guerrier qui, depuis longtemps, ne connaissait plus les délicatesses propres aux femmes.

Pendant qu'Eudes empoignait l'écu de son frère, peint d'un immense dragon, et qu'il le jetait sur son dos, Gui le Jeune interrogea Thibaud.

— Qui est ce moine qui semble déplaire?

— C'est le frère Guibert... le circateur de l'abbaye Saint-Barnabé-de-l'Âpremont. De par ses fonctions, c'est lui qui est chargé de la discipline au monastère. Il est reconnu pour sa sévérité et son rigorisme, qu'il exige de tous comme de lui-même. La rumeur veut qu'il soit en lutte contre son abbé, beaucoup plus affable.

— Mais pourquoi a-t-il regardé ainsi l'auguste dépouille de mon père?

— Aigri des crimes de ton père, il a mené une campagne violente à l'abbaye pour refuser un sépulcre chrétien à notre suzerain. Frère Guibert ne veut pas d'un impie frappé d'anathème au plus près des saints et des anges. Par ses interventions répétées au chapitre, il a déjà réussi à empêcher que Gui soit enterré comme un moine, vêtu de la bure parmi les religieux. Mais pour le reste, l'abbé Lanval lui a ordonné de se taire et d'accueillir la dépouille dans ses murs.

— Que Dieu le maudisse! Ce monastère a été fondé par la munificence de mes pères.

— Tes pères étaient de bons chrétiens, acheva Thibaud avec un regret dans la voix.

— Mais s'il voulait se faire enterrer dans une bure,



n'était-ce pas l'aveu même de son repentir?

— Ne sois pas naïf, mon jeune ami. Gui aurait choisi cette pratique moins par humilité que dans une volonté de défier l'évêque! Imagine l'injure au pouvoir de Jaufres! Enterré non seulement comme tous les bons chrétiens, mais comme un athlète de Dieu, comme l'élite du Christ!

Le Jeune se tut et baissa le regard. Il savait que Thibaud avait raison.

Après qu'Eudes eut ordonné à son neveu, encore distrait et absorbé par la vision de Guibert, de les aider, Gui, Eudes, Thibaud et Sicard s'ébranlèrent. Les vassaux déposèrent, avec un soin et une dévotion presque religieuse, la dépouille de leur suzerain sur un drap. Le cadavre fut ainsi descendu, traîné dans la rude étoffe parmi les râles d'efforts, d'escalier en escalier, de la chambre à la grande salle, de la grande salle au pied du donjon, sous les regards défaits de la domesticité qui formait une sorte de mur vivant, enveloppant la procession de ses murmures et soupirs. Derrière le corps, Foucher, le chapelain de Gui, les clercs et le moine Guibert, les mains en prière, le front bas, comme écrasés par leurs capuchons rabattus, n'avaient cessé de psalmodier depuis que la dépouille avait quitté ses appartements.

Dès qu'ils eurent posé Gui le Fort à même le sol herbeux, au pied de la tour, les seigneurs et vassaux relevèrent la tête afin de souffler quelques instants. Ils furent saisis par la vision de solennel qui s'offrait à eux. Dominée par la silhouette du donjon de pierre, une large foule frémissante, fouettée par la brise d'octobre, était réunie dans une nuit sans lune. Une forêt de flambeaux et de cierges, dont les reflets révélaient des visages mouillés

de larmes, se dressait tout près d'eux. D'un côté se tenaient les moines, impassibles, immobiles et silencieux, sous leurs capuches noires; de l'autre, les chevaliers, toujours en armure, jetaient sur Gui et les siens des regards nerveux. Parmi eux, certains blessés de l'affrontement de la veille cherchaient un appui sur leur bouclier ou sur un compagnon.

Exténué par l'effort, Eudes délaça tranquillement l'immense écu du Fort et le déposa sur le sol, tout près du cadavre, tandis que le Jeune s'agenouillait auprès de son père, sa main droite posée sur la poitrine du colosse. Comme hypnotisé par l'appel des aïeux et de la race, il observait le visage du Fort, effleurait et détaillait ses traits sous sa main gauche. La mort, cet apaisement de la chair, lui avait redonné beauté et noblesse. Sous sa main, le cœur de son père, aussi criminel fût-il, semblait battre, quoiqu'immobile; sa force remontait depuis sa paume, inondant tout son être pour le gorger de son courage et de sa prouesse. En tant que fils héritier, il était du même sang et de la même chair, avec ses parts d'ombre et de lumière, chevalier déchiré entre le modèle du glorieux guerrier hébreu de l'Ancienne Alliance et les tentations susurrées par Satan.

— C'est lui! C'est bien Gui le Fort! s'écriaient les uns en se signant.

— Quelle folie! Taisez-vous! C'est impossible, il ne peut mourir! répondaient les autres.

Foucher, qui fermait la marche, s'avança. Il tendit gravement une main sur la foule et parla :

— Mes fils, à genoux! Dieu a rappelé notre bon seigneur. Ayez pitié, priez pour lui!

En proie aux tourments, l'armée des chevaliers, comme une famille unie par un devoir d'amour fraternel, s'agenouilla lentement, chancelant et tombant à genoux plus qu'elle ne se prosterna, tant elle était frappée plus durement par les affres du deuil que par les coups qu'elle venait pourtant de recevoir lors de la percée. Elle ne pouvait plus nier ce qu'elle avait pourtant vu dans la chambre, quelques heures auparavant. Gui était mort.

Une suite sans fin de louanges à sa prouesse et à sa vertu s'élevèrent; aux pleurs se mêlèrent les prières, tandis que le corps était déposé sur le bouclier et soulevé sur les épaules de Thibaud, d'Eudes, de Sicard et du Jeune. D'un pas lourd, ils se mirent en marche vers l'abbaye. Le cortège, à leur exemple, s'ébranla, mené par la dépouille sur son écu, de la façon que les chevaliers succombant au champ de bataille étaient parfois ramenés en leur château, honneur que Gui, dans ses ultimes volontés, avait préféré aux habituelles processions lors desquelles le corps était transporté dans une bière et couvert d'un drap mortuaire. Il avait voulu mourir en guerrier, comme il avait vécu.

Derrière le sire venaient les moines encapuchonnés. Guibert, quoiqu'enragé par l'honneur indu fait à Gui, obéissait aux ordres de l'abbé. En vertu de son importance et de son rang au sein de la communauté, il menait le monastère en marche. Les premiers frères portaient croix, antiphonaire, vase d'eau bénite et d'encens, encensoirs dont les traînées parfumées s'étiraient, effilochées par le vent; les autres, des cierges; enfin venaient, par ordre de naissance et d'importance, le lignage et les chevaliers liés au service de leur seigneur

jusque dans la mort.

Sur la route du donjon à l'abbaye, les paysans accouraient, attirés par le bruit des pas froissant le sol, les cloches embrasant le firmament, l'immense lueur qu'engendrait la file ininterrompue des torches. Au spectacle du cortège funèbre, les paysans pliaient la tête et le genou, murmuraient entre eux leur désespoir cependant que la nouvelle de la mort de Gui se répandait de bouche à oreille, aussi rapidement que flammes sur foin d'été. Il était déjà regretté. Son charisme immense, la terreur qu'il exerçait sur leurs âmes impressionnables, le pouvoir de la cérémonie magnifiaient le souvenir de celui que plusieurs haïssaient pourtant hier. En cette nuit solennelle, ils oubliaient ses torts, se rappelant seulement son goût pour l'ordre et la justice, sa défense acharnée du pays dont il se voulait l'ardent protecteur. Qui garderait désormais ses terres qu'il aimait tant et que, sous des dehors de justice, l'évêque et le comte avaient rapidement livrées au fer et au feu?

Fresnay l'odieuse, Fresnay la maudite était oubliée dans l'exaltation du moment. Nul ne pensait aux centaines d'innocents, femmes, enfants, vieillards, massacrés comme du bétail, sous le fil de l'épée et sous les ordres de Gui le Fort. C'était cette horrible tuerie que l'évêque et le comte Robert d'Auvergne, garant de l'ordre et de la justice, refuge du principe royal en des temps troublés, cherchaient à châtier par le siège qu'ils avaient mis devant le mont et par les menaces de mort qu'ils faisaient planer sur les seigneurs criminels.

Quand des moines répandirent parmi la multitude des paysans des aumônes, distribuant aux mains avides

pains, viandes et poissons séchés, en souvenir du sire et selon ses ultimes volontés, on entendit même une clameur s'élever. « Âpremont », hurlaient la nuit mouvante, les bouches asséchées et les cœurs enfiévrés par l'espoir de retrouver leur demeure. On voyait, aux côtés de leurs parents, de pauvres enfants se frotter les yeux pour arracher les restes de songe encore accrochés à leurs paupières. Tirés hors du lit, jetés aux délires des hommes et perdus au milieu de la foule, ils semblaient ne rien comprendre du tragique événement.

Malgré la peine, malgré l'épuisement qui le gagnait, le Jeune, dont l'épaule était écrasée par l'écu sur lequel reposait le cadavre de son père, sentit la fierté inonder tout son être. Il bomba le torse, échangea un regard complice avec Eudes qui acquiesça en ployant la tête gravement. Le deuil les rapprochait. Rien ne semblait subsister de la brouille qui les avait opposés dans les derniers temps. Tout était oublié : les mensonges et les dissimulations ayant servi au Gros à lui cacher la nature odieuse de son père, puis les agissements criminels de cet oncle, ses exactions et ses barbaries qui avaient alors profondément dégoûté le jouvenceau.

Après de longs instants où le cortège s'enfonça dans la vase, où le Jeune, dont la musculature naissante tremblait de peine, manqua à deux reprises de trébucher et de faire renverser son père, la clôture du monastère se dressa devant eux sur un promontoire rocailleux, isolé de la cour du château. Le Jeune n'en pouvait plus. Seule la promesse d'un repos prochain l'aidait à tenir. Si le solennel l'enivrait, chassait sa tristesse et l'élevait dans la grandeur de ses pères et de son nom, tout son corps

hurlait de fatigue.

Guidée par le bruit des cloches, la procession s'enfonça dans l'abbaye dont les portes s'ouvraient devant ces brebis galeuses et honnies, tels les bras du Christ l'eussent fait. On eût dit que les moines, sachant que la mort appelait une trêve, levaient l'excommunication que l'évêque faisait peser sur Gui et sur tous les gens de sa maison. Pourtant, tous se souvenaient de l'affront fait aux envoyés épiscopaux dans les premiers jours du siège : pour toute réponse à l'offre d'abdiquer, la délégation avait eu droit à des éclaboussures de merde.

Sous le toit, les pas et les psaumes résonnaient, multipliés par l'écho. Devant eux, offert à leur regard ébloui, l'office des moines se poursuivait avec magnificence, sans que les serviteurs du Christ se troublent de leur arrivée. Tout en marchant, Gui le Jeune soupira devant la beauté dont s'était vêtue l'église. Son père avait payé, pour le salut de son âme, de riches luminaires et de somptueuses tentures. De plus, il avait choisi l'emplacement de sa tombe dans les cryptes sous l'autel, se garantissant ainsi un contact renouvelé avec le miracle eucharistique ainsi que la proximité avec les saints, deux assurances de salut que recherchait tout chrétien.

Les chevaliers déposèrent le corps de Gui devant l'autel, sur le sol couvert de cendre, tout près du chœur. Tandis que les clercs de la procession disposaient autour de lui leurs vases d'eau bénite et d'encens, les chevaliers se prosternèrent, écrasés par la grandeur de Dieu et de son culte qui commandaient aux misérables mortels qu'ils étaient de s'incliner jusqu'à disparaître dans la terre, comme à leur mort. Au même moment, les moines de

la procession, auxquels s'ajouta Foucher, continuèrent leur progression, se joignirent aux soldats du Christ qui remplissaient déjà le chœur et ses stalles. Leurs prières se mêlèrent. Toutes-puissantes, elles chassaient les hordes sataniques assiégeant la forteresse du monastère et cherchant à s'emparer de l'âme de Gui.

Entouré de ses proches – Thibaud, Eudes, Foucher, Robert et Sicard –, Gui le Jeune sentit un apaisement pieux inonder son âme. Au milieu de la fumée des encens et de la consolation monotone des psaumes, il se coula dans la veillée funèbre, prostré devant le corps de son père. Ses souvenirs se brouillaient dans son crâne; des images passées s'entremêlaient, les unes sorties de songes étranges, les autres d'éveils fugaces; Pierre l'Ermite, Gui le Fort, les combats de la veille, les visages de ceux qu'il avait tués, lui qui avait tué pour la première fois de sa vie, tournoyaient en lui dans une danse hallucinée.

Tout le reste de la nuit, selon la volonté la plus chère de Gui le Fort, le corps serait veillé, non pas au milieu des libations et des danses comme le voulait alors la pratique profane combattue par l'Église, mais par des moines, dans les prières et les dévotions, en dépit de l'excommunication prononcée contre le défunt. Rares étaient les puissants enterrés sans pompe chrétienne. De même, le Fort avait heureusement eu un sursaut de foi à l'approche du passage; sans l'avouer ouvertement, il avait entendu les appels de son chapelain par-dessus son désir d'offrir aux siens une image de force indomptable, sans peur ni reproche, celle qu'il avait projetée de son vivant. L'attente de son fils et du trépas l'avait rendu sujet aux doutes et aux inquiétudes quant à son salut.



Aube du 7 octobre. Abbaye de l'Âpremont.

Guibert jeta un œil nerveux sur le chœur, d'où ses frères dans la Règle, calés dans les stalles de bois, tendaient leurs regards vers lui. Parmi eux, l'abbé Lanval semblait menaçant, comme si son visage sévère cherchait à le troubler. Le devoir d'obéissance auquel il était assujéti en tant que moine luttait contre ses sentiments chrétiens. Fallait-il obéir dans l'égarément, ou désobéir dans le Christ? Se révolter avec la superbe de l'arrogant ou se soumettre et se faire complice du Mal?

Géné, il se retourna, vit la foule des chevaliers massée dans la nef. À la vue des excommuniés accueillis en les murs saints de l'abbaye, il manqua vomir. Il secoua la tête de dégoût, se pencha sur les Évangiles pour les refermer aussitôt. Les paupières closes, il cita par cœur les Écritures :

— *Épître aux Romains. L'autorité politique est, selon l'apôtre Paul, au service de Dieu en vue du bien. Mais si tu fais le mal, alors crains. Car ce n'est pas en vain qu'elle porte le glaive. Vengeresse, elle est alors au service de Dieu pour manifester sa colère, envers le malfaiteur.*

Il y eut des murmures et des froissements de robes derrière lui. Les paroles de l'abbé lui revinrent à l'esprit. « Mon fils, tu auras ton sermon que tu désires tant, seulement si tu fais taire tes folles remontrances envers notre seigneur, avoué et bienfaiteur Gui, chevalier du Christ et vengeur des pauvres. Rappelle-toi tes vœux d'obéissance. Sois humble, ne sème pas la discorde, prône



la paix, sinon ton orgueil te mènera en Enfer. Prends garde à ce que tu diras! »

Il respira profondément et commença son sermon, malgré le mécontentement qui grondait :

— Mes fils, la voix de Dieu a parlé. Notre suzerain Gui a péché avec démesure contre le Christ. Lui que l'Église avait investi du pouvoir des armes se devait de faire le bien, de tirer le glaive non pour des glorioles de ce monde transitoire, mais pour la seule grandeur de sa Loi. Hélas, notre seigneur n'a pas craint de faire le Mal.

« Comme le Prince des Ténèbres, l'éternel adversaire, Gui le Rouge a voulu briller. Il a voulu que sa lumière éblouisse les mortels. Or, Dieu qui ne se trompe jamais a étouffé sa lumière. Il s'est vengé de lui.

« Celui qui a voulu briller s'est éteint à son regard. Qu'il brûle en Enfer celui qui se moque de Dieu en usurpant sa volonté. Et nous, hommes et fils de Dieu, comment pouvons-nous laisser impuni un tel crime? La sentence divine doit être préparée par celle des hommes. Comment pouvons-nous lui donner un sépulcre chrétien, de surcroît au plus près des saints?

« Ô mon père l'abbé, comme Judas, vous avez trahi le Christ pour des deniers! On vous a acheté, lâchement, vilement! continua Guibert plus fort pour étouffer les protestations. Mon père, dit-il en regardant Lanval, vous acceptez cette engeance diabolique en nos murs, cette race d'excommuniés, perfides et assoiffés de sang comme des Sarrasins! Quelle souillure sur la blancheur immaculée et divine de notre monastère! »

Le souffle court, Thibaud observa le moine. Il le voyait avec son teint de lait diaphane sous lequel des veines se

gonflaient de sang, ses cheveux et ses sourcils très noirs, ses yeux verts intenses, farouches, enfoncés dans des orbites creusées à force de privations. Sous la bure s'animait un squelette malingre, décharné. C'était un oblat qui avait grandi dans les sacrifices, penché sur des manuscrits à l'ombre du cloître, comme une plante étiolée privée de lumière. Le Bel écoutait, absorbé par sa verve, par cette ressemblance physique et morale avec son frère Rainaut, mort en martyr à cause de Gui le Fort. Toute son âme s'élevait dans le tourbillon des mots qui frappaient juste.

Autour de lui, cependant, la maison d'Âpremont suffoquait de haine. Bientôt, les murmures devinrent huées; Eudes, Robert et Sicard partirent en pestant et en sacrant, entraînant d'autres chevaliers dans leur fuite impie. Tout à la fois, la tonsure du moine, l'immunité que lui conférait le sanctuaire dans lequel il tenait son sermon, ainsi que l'émotion pieuse que suscitait le passage de leur seigneur venaient de sauver Guibert d'une mort que les vassaux lui auraient donnée avec d'autant plus de joie que l'ivresse du crime aurait trompé leur peine.

Le Bel se plaça dans leur chemin, les prit au manteau, leur rappelant d'une voix autoritaire qu'ils devaient écouter l'enseignement de celui qui parlait avec la sagesse divine. Eudes dont le teint virait au rouge le toisa longuement, puis sans parler, sans violence, le repoussa avec fermeté, abandonnant Thibaud qui secoua la tête de dépit de le voir s'enfuir ainsi.

— Gui n'est pas mort en vain. Que l'exemple de sa déchéance vous instruisse, balbutia le Bel pour lui-même,

seul avec sa conscience chrétienne.

Désemparé, Gui le Jeune restait là, sans mots, ahuri par la tournure des évènements. Du haut de sa chaire, Guibert se pencha sur la foule et continua son sermon. Sa voix se fit plus dure. Sans plus élever le ton, elle s'emplit de conviction, terrible d'assurance.

— Restez, le Christ vous l'ordonne! Voyez, vous ne valez pas mieux que votre seigneur pécheur! Incapables de supporter la justesse et la vérité, vous êtes comme des insectes, des araignées, des horreurs que la lumière disperse! Vous vous vautrez dans les ténèbres plutôt que de l'affronter! Je vous le dis, même si vous ne voulez pas l'entendre! Saint Rainaut, véritable chevalier du Christ en notre siècle abandonné de Dieu, a triomphé du Mal, selon la volonté du Roi éternel. Son glaive céleste a percé l'âme noire du dragon!

À ces mots, Guibert sentit des mains puissantes le saisir et le descendre de la chaire. Des moines, sur un signe de tête de l'abbé revenu de sa surprise, s'étaient jetés sur lui et le traînaient en un autre lieu, vers les verges et les pénitences. Il n'opposa aucune résistance. N'avait-il pas fait vœu d'obéissance?

— Tu aurais dû te taire, le chapitre avait tranché! cria Lanval en s'avançant vers lui. Au meilleur avis, à la *senior pars*, ta folle arrogance s'oppose.

— À votre opinion, devriez-vous dire, mon père! Nul ne veut d'un impie comme vous sous notre nef! Hors du temple de Dieu, ce misérable! Ne voyez-vous donc pas que même en ces murs saints, où doivent régner les anges comme au royaume des Cieux, le Diable de discorde s'installe? N'est-ce pas la marque de la main de Satan?

Cette fois, il se débattit comme s'il voulait continuer son sermon. L'abbé ordonna qu'on le fasse fouetter et qu'on l'enferme dans les prisons du monastère. Il criait de plus belle pendant qu'on le traînait de force.

— Gens d'Âpremont, mauvais seigneurs, votre nom honni apporte les calamités! Car l'impiété et l'inconduite des princes méchants entraînent la colère de Dieu sur leur pays et leurs dépendants. Honte à vous, pauvres pécheurs, faim, misère et sang vous attendent tous! Que l'évêque vous châtie en Son nom!

Il fallut deux moines pour le bâillonner, tandis que d'autres moines étaient lancés par l'abbé au-devant des chevaliers qui rageaient sur le parvis du monastère, encolérés, agités par une haine qui leur faisait maudire ce nouveau Rainaut. Lentement, ils revinrent par groupes, dans des pas traînants et des grognements.

Dès que les chevaliers se tinrent de nouveau dans la nef devant lui, l'abbé entama un sermon d'une voix empreinte d'émotion. Il se confondit d'abord en excuses et promit de punir le pécheur Guibert, inique trublion se soulevant contre l'autorité de son père l'abbé et contre l'obéissance prônée par la Règle à laquelle il avait pour tant fait vœu de se soumettre. Puis, il rappela la grandeur de Gui, sa volonté de combattre le Mal à l'image des moines, au moyen du glaive d'avoué qu'il emportait symboliquement dans son tombeau afin de rappeler son rôle de protecteur pour lequel il était mort.

La messe reprit son cours. Les derniers mots prononcés, la foule se pressa autour du corps, à la suite de quoi le chapelain de Gui rappela ses ultimes volontés.

— Durant sa douloureuse agonie, le Christ n'a pas

manqué de guider la parole de notre seigneur. Gui le Fort a rappelé les droits de son fils Gui le Jeune sur ses terres, lui l'unique et juste descendant de sa race, qu'il désigne comme l'héritier de son nom. Que ses meubles, vêtements, armes, chevaux et armures soient distribués parmi ses gens, selon la coutume.

« Instruit par les Évangiles, il a également gracié Thibaud et l'a lavé de toute accusation de trahison. »

Aussitôt, on entendit des chuchotements. Les mots « félon » et « parjure » passèrent de lèvres en lèvres. Thibaud se troubla. La haine contre lui couvait toujours et il se sentit isolé parmi les siens. Une lame de poignard pouvait s'enfoncer entre ses omoplates n'importe quand. Avait-il pris la bonne décision en choisissant de sacrifier sa personne et en abandonnant sa femme et l'enfant à naître pour tenter de transformer les Âpremont de l'intérieur? Éduquer convenablement le Jeune, protéger cette belle âme, recommencer là où il avait échoué à protéger son frère, tout cela apaisait-il vraiment ses remords? Son abnégation risquait de le mener à sa perte, il le savait trop bien. Mais une vie sacrifiée pour le Bien était sans doute le plus noble des dons.

— En rédemption du sang qu'il a versé et de la débauche à laquelle il s'est livré, il a voulu que l'on affranchisse douze de ses serfs en souvenir des douze apôtres, que douze pauvres soient entretenus, nourris et vêtus au monastère en souvenir de ce chiffre sacré, que l'on donne, comme le réclame notre Saint-Père Grégoire le Septième, toutes les dîmes et les églises qu'il possède en seigneurie au monastère de Saint-Barnabé qui abritera sa mortelle dépouille, pour les siècles et les siècles, et où

il ira rejoindre la poussière des aïeux de son épouse, de laquelle il tient sa seigneurie. Ainsi espérait-il apaiser la colère du Seigneur en échange de ces nobles concessions. Plaise au Dieu de Pitié et de Miséricorde de lui pardonner ses péchés et forfaits.

Du même souffle, en se faisant enterrer dans le caveau des Âpremont, il achevait de s'approprier la mémoire du lignage de son épouse, confondait son sang normand avec le leur, auvergnat, dans l'intention de les absorber pleinement, lui qui avait hérité, par son mariage, de leur nom, de leur rang, de leur honneur et de leur titre. Le père de feu son épouse et mère de son fils Gui le Jeune n'avait laissé aucun descendant mâle. Autant dire que la divine providence l'avait choisi, lui. Eudes éprouvait une fierté encore plus grande à l'égard de son frère, car en tant que frère de Gui le Fort, il pouvait se réclamer du lignage des sires d'Âpremont, même sans partager leur sang.

Durant quelques instants, l'abbé s'arrêta de parler, donnant l'impression que les émotions l'étranglaient. Dans les stalles derrière lui, des moines murmuraient, les uns approuvant et partageant sa peine, les autres maugréant, émus de la révolte de Guibert qu'ils appuyaient en leur âme et conscience. Lanval se tourna vers eux et leva une main autoritaire, pour rétablir le silence avant de poursuivre :

— Mes fils et chevaliers, pardonnez ces tumultes contraires à notre aspiration à la paix et au calme. L'émotion suscitée par le départ de notre protecteur est forte en notre communauté. J'ai bien réfléchi et jugé qu'il était digne, non seulement en sa qualité de bienfaiteur, mais également en vertu de sa conduite et de sa vie, de

reposer *ad sanctos*, au plus près de notre fondateur vénéré saint Barnabé, des saints et des reliques très sacrées dont le contact salvateur, grandi par nos prières, purifiera son âme. N'en déplaise aux insensés (et non seulement parlait-il de Guibert, mais de tous ceux qui auraient eu le désir de protester), Dieu saura pardonner ses crimes, car aussi dures fussent ses actions, elles s'exprimèrent d'un cœur pur, dans de bonnes intentions, et selon la volonté divine.

« Rassurez-vous! Gui est désormais l'un des nôtres, membres des pauvres serviteurs du Christ, dont la mémoire et le nom inscrits sur nos nécrologues seront évoqués dans nos prières jusqu'à la fin des temps. Son salut est assuré, que son souvenir soit honoré! »

Gui le Jeune releva la tête et observa l'étendard de Levandieu, suspendu depuis la voûte. Les dernières paroles de l'abbé l'avaient giflé. Il observait la sainte relique, son tissu pourpre, ses fils d'or aux entrelacs formant le visage de saint Odon, à côté de laquelle étaient suspendues les armes de Garnier, ex-voto placé là par Gui en souvenir de sa victoire sur les Rochefort. Son regard croisa ensuite celui de Thibaud : les deux hommes étaient accablés de la même pensée, de la même incompréhension. Aucun mot n'avait été dit sur la tuerie de Fresnay. C'était sous l'autorité de cet étendard de Levandieu, manifestation matérielle de la volonté divine que lui avait remis l'évêque Jaufres lors d'une grande cérémonie, que leur seigneur Gui s'était enflé de la folie des grandeurs, s'était laissé obscurcir l'esprit par les influences du Diable. Leur procès, à eux qui formaient l'entourage de Gui, n'était pas fini avec la mort du coupable. Les respon -

sabilités du Fort retombaient sur eux; leur sentence terrestre avait été proclamée par le comte et l'évêque, en préparation de la sentence du Roi céleste. Guibert n'avait-il pas raison? Cette paix entre l'abbaye et le sire avait été aujourd'hui achetée trop facilement.

Sur un geste de l'abbé, le Jeune, le Bel, Sicard et le Gros descendirent le corps de Gui au fond des cryptes, dans le Saint des Saints. La dépouille fut déposée au côté d'une dalle, qui ayant été basculée, s'ouvrait sur une tombe rupestre. Entre d'épaisses colonnes aux chapiteaux cubiques se trouvait la nécropole des Âpremont, le caveau où reposaient les ancêtres, proches, amis et parents, dont la femme de Gui.

Dans la grandeur du moment, le Jeune vit le monde matériel qui l'entourait avec tant de netteté et de précision qu'il savait que ce souvenir serait en lui impérissable. Sur les voûtes, Gui avait fait peindre des scènes de l'Ancienne Alliance, des scènes de combats saints, des scènes de martyrs militaires portés en armes au Paradis par des anges, toutes éclataient dans les éclaboussures dorées jetées par la fournaise de cierges. Cette lumière dissipait l'ombre que les colonnades, sortes de futaies de pierres, auraient dû jeter là. Dans ces cryptes trop étroites au plafond trop bas, on se tassait contre les colonnes épaisses, on étouffait, mal à l'aise de cette poussière et cette chaleur. La touffeur y devint bientôt intolérable comme s'ils étaient entrés dans un ventre, dans le sein de leur mère, l'Église.

C'est là, en la tombe des pères, que le Fort irait rejoindre l'anonymat des aïeux, sa poussière se perdrait, s'unirait dans le symbole et dans l'abstraction du nom.



En descendant le corps dans la tombe de ses devanciers et ancêtres, selon l'exemple des Patriarches de l'Écriture, Gui le Jeune, Eudes et Foucher, de même que tous ses vassaux accomplissaient le devoir incombant aux vivants envers les morts qui leur étaient proches.

Foucher, en chasuble, s'avancait, un encensoir dans les mains. Avec de larges gestes, il enveloppa le corps d'un nuage d'encens, se pencha sur lui pour l'oindre de l'huile sacrée et lui imposer les mains. Les moines, tout autour du corps, formaient un écran que les chevaliers voulaient percer de leurs yeux, et derrière lequel on se coudoyait pour mieux embrasser le défunt d'un dernier regard; ils prononçaient les mots sacrés que Foucher ne pouvait plus formuler tant il était blême, hagard, tremblant de mettre son frère au tombeau.

Gui le Fort, enveloppé de son linceul de toile, semblait dormir, tranquille dans son épaisse carrure que sa longue agonie avait lentement dévorée de l'intérieur. Serrés par le suaire, les contours de ses épaules, de ses bras, de ses jambes et de son épée se dessinaient, alors que seul son visage était découvert. Les moines, pressés de toutes parts, s'écartèrent pour laisser passer les proches. Lors, la file larmoyante et gémissante des chevaliers vint déposer à tour de rôle un ultime baiser sur son front. On vit certains colosses s'écrouler sur la dépouille, crispant leurs mains sur le suaire à en déchirer le tissu, enserrant leur seigneur entre leurs bras et mouillant ses cheveux de leurs larmes. Puis, Eudes et Sicard prirent le corps, l'un aux épaules, l'autre aux jambes, et le déposèrent au fond de son tombeau, sur un lit de plantes odorantes, faute d'avoir trouvé des fleurs à l'approche de la morte-saison.

Entre leurs mains, le corps, que la *rigor mortis* roidissait, avait la rigidité de la pierre.

Tout près de la tête du mort, le Jeune plaça deux vases de terre cuite : un premier empli d'eau bénite pour chasser les démons qui profiteraient de la faiblesse du défunt pour essayer de s'emparer de son âme; un second contenant de l'encens, moins pour dissiper la pestilence de la putréfaction que pour offrir un symbole chrétien des bonnes œuvres accomplies. Enfin, il déposa sur sa poitrine une plaque de plomb sur laquelle était inscrite une formule d'absolution. Lors du Jugement dernier, cette plaque constituerait la preuve que les prêtres recommandaient le défunt à Dieu. Le mort, se levant et marchant, pourrait la présenter en guise de sauf-conduit à saint Michel pesant les âmes au poids de leurs fautes.

Encore penché au-dessus du corps, Gui regarda tous les objets qu'il avait eu la charge de placer là, selon la volonté de son père. Ils étaient les symboles mêmes, tout à la fois, de la piété de Gui et de son orgueil. Le fils que l'on avait gardé dans l'ignorance de ses méfaits savait maintenant que Gui n'avait jamais voulu avouer ses fautes, qu'il avait toujours affiché son assurance comme le plus superbe de ses manteaux. Mais le sire avait dû douter, avoir des inquiétudes quant à son salut. Cette faiblesse rendait le père plus humain aux yeux du fils.

Du moment que Gui fut sorti de la tombe avec l'aide d'Eudes, des moines robustes s'aidant de leviers poussèrent la dalle qui fermait la tombe. Lentement, elle glissa sur le sol en grinçant. Peu à peu, le corps du seigneur fut abrié d'ombre, sous les psaumes et la puissance des prières, dont la solennité traversait l'assemblée et

l'enflammait de grandeur. Dans sa chair frémissante, le Jeune suivit du regard ce qui restait de lumière, tout au fond du tombeau, jusqu'à ce que la dalle recouvre complètement son père dans un claquement sonore.

Çà et là, quelques chevaliers que les combats de la veille contre les assiégeants avaient déjà affaiblis, se pâmèrent; ils tombèrent par terre dans des soupirs et des bruits de mailles froissées. Le Jeune, bien que blême et sans voix, resta de marbre. Il se tint debout sur ses jambes flageolantes, soutenu par les bras d'Eudes et le regard de Foucher.

**Demandez ce livre en librairie ou commandez-le  
dans la boutique de [www.joeycornu.com](http://www.joeycornu.com)**